

L'enfer

Caboose de Richard Roy

André Roy

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1996). Compte rendu de [L'enfer / *Caboose* de Richard Roy]. *24 images*, (82), 54-54.

L'enfer

par André Roy

Malgré un accueil plutôt mitigé à son premier film, *Moody Beach*, Richard Roy récidive (ou plutôt, vu la situation catastrophique de la production nationale, a réussi à récidiver), ce qui semble prouver qu'il a du caractère et du courage, qu'il a, sinon une vocation, du moins un tempérament assez fort pour faire du cinéma. *Caboose* nous laisse l'impression d'être une œuvre plus près de ses préoccupations cinématographiques que *Moody Beach*, si prévisible et si prudent dans son aspect esthétique, et si différent de ce second opus qui, lui, n'hésite pas — si on me permet la métaphore — à se salir les mains et à jouer d'une morale à l'emporte-pièce.

Contrairement encore à son premier film, qui tenait de l'Europe par sa lenteur et sa composition glacée (et son interprète française, Claire Nebout, y était pour quelque chose), *Caboose* semble prendre racine dans l'univers américain, entendez dans le cinéma américain, dont il a l'énergie, les êtres ambigus, la sexualité trouble, refoulée, et des tonnes de (bons et mauvais) sentiments à revendre. On en trouve des composantes familières comme la police (Gildor Roy en Marceau, Bernard-Pierre Donnadieu en Larrivée), la drogue (James Hyndman en Boule de Pool), la famille (celle de Marceau), la femme dont on ne comprendra jamais rien (Céline Bonnier en Camille). Puis il y a le sang; pas du sang! du rouge, comme dirait Godard, ce que confirment les choix artistiques de la direction de Violette Deneuve. Puis enfin, y figure cette course à la vérité, avec l'assurance qu'au bout du film elle adviendra (l'œuvre peut se comparer à un chemin de croix, avec tentations, péchés et chutes).

Thriller psychologique ou film policier, quel que soit le genre, *Caboose* a surtout dans son fond quelque chose de pulsionnel, avec son enchevêtrement de thèmes, ses changements de vitesse imprévisibles, ses dérapages abrupts. Le cinéaste réussit à rendre concrets, à défaut d'être crédibles, des personnages déchirés, à la fois tragiques et sauvages, et à nous faire sentir leur tension physique et morale. Son film est plein d'une



Gildor Roy, Abeille Gélinas et Céline Bonnier: des personnages déchirés, à la fois tragiques et sauvages.

matière brute qui, malheureusement, se disperse à force de situations, d'intrigues et d'enjeux proliférants. Oui! il y a de la matière, mais trop forte, trop vaste, que le réalisateur n'a pas su contrôler et qui nuit à la vision douloureuse, frontale, de cette histoire ni d'amour ni de flic, mais de personnes déstabilisées, fiévreuses dans l'inquiétude qui les habite, déboussolées par les événements traumatisants qu'ils ont vécus et qu'ils veulent oublier, cacher. Comme la cicatrice dans le visage de Marceau, il y a des blessures apparentes parce que jamais vraiment refermées; il y a des stigmates comme signe d'échecs et de tourments mais dont on n'est pas sûr de pouvoir déchiffrer la lettre.

Richard Roy filme où ça grouille, où le sang coule, où l'inconscient déboule, où le sexe est une blessure. Mais à vouloir absolument nous projeter dans un maelström de thèmes, nous entraîner dans une tempête de sensations, nous précipiter dans un gouffre de chimères et d'illusions, nous plonger dans un enfer de couleurs (le rouge, très — trop? — symbolique), le cinéaste s'est perdu lui-même dans les dédales de son récit où certains personnages sont largués au profit d'autres (quasiment inutiles, comme le curé) et où les situations sont laissées en plan (par exemple, dans la vie de Camille). On dirait un film de quatre heures réduit arbitrairement à deux heures et dont pour-

tant on se serait obstiné à conserver toutes les scènes; il en résulte une histoire si fragmentée qu'elle en devient confuse, dans laquelle les effets ont pris le pas sur les affects. *Caboose* devient ainsi handicapé par de nombreuses complaisances et une imagerie mal maîtrisée, tellement qu'on ne peut plus y adhérer sans réserves.

Mais bon point, *Caboose* est déjà plus créatif que *Moody Beach*. Il possède, entre autres, un caractère hallucinogène comme s'il était contaminé par la drogue qui y circule, en parfaite homogénéité avec son sujet. C'est un film glauque, dépressif, obsessionnel, qui laisse deviner beaucoup de désir de cinéma. Alors, si Dieu et des producteurs bienveillants veulent le guider — et mieux que précédemment —, Richard Roy risque de nous donner un troisième film qui, cette fois, sera unique. ■

CABOOSE

Québec-France 1996. Ré.: Richard Roy. Scé.: Roy, Odile Poliquin et Michel Michaud. Int.: Gildor Roy, Céline Bonnier, Bernard-Pierre Donnadieu, James Hyndman. 90 minutes. Couleur. Prod.: Richard Sadler et Jacques Le Glou. Dist.: Alliance.